

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 38 (2008)
Heft: 6: i

Artikel: Vivre l'Eurofoot autrement
Autor: Rey, Marylou / Müller, Denis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-827048>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ce mois de juin, pour ne pas finir idiot devant votre télé, alternez les matchs et le livre de Denis Müller! Le pasteur et professeur d'éthique redonne au foot sa part de bonheur et de beauté. Interview et extraits.

Denis Müller, professeur d'éthique



Jean-Claude Curchod

Vivre l'Eurofoot autrement

Il serait naïf de croire que le terrain de foot peut devenir un paradis sur terre. Il ne l'a jamais été d'ailleurs. En 1314 déjà, les Anglais avaient dû interdire l'ancêtre du football à la suite de brutalités qui avaient fait des morts et des blessés. Mais si la violence dans les stades est l'expression de notre société, c'est aussi un lieu où l'on peut apprendre à réguler ces excès. Cette profession de foi est profon-

dément ancrée chez Denis Müller. Ce passionné de foot, professeur d'éthique à l'Université de Lausanne, ancien avant-centre en Juniors B, hante les stades et les gradins depuis cinquante ans. Sans faire l'éloge béat de ce sport traversé par la corruption, les tricheries et les passions aveugles, il développe une critique constructive et propose des pistes pour le protéger de ses démons.

Le gardien marque la trêve

«Le gardien est l'homme le plus exposé et le plus visible, par sa position et sa fonction, dans les buts, par sa domination aérienne mais aussi par la *singularité* que crée en lui l'usage des mains. Il est à la fois celui qui peut faire des miracles en s'élevant dans les airs ou en se jetant à terre, «le dernier rempart» de l'équipe, mais en se «jetant dans les pieds» des attaquants adverses, il est aussi *le plus vulnérable et le plus courageux*. Cette situation particulière explique le respect qui lui est dû et la réprobation unanime que provoque l'agression d'un joueur de champ sur la personne du gardien. En reprenant posses-

sion du ballon entre ses mains, en relançant le jeu de son équipe par le recours premier aux mains, non seulement le gardien marque *le moment de protection et de trêve* que signifie la prise de balle entre ses mains – comme s'il prenait l'enfant, rond comme le ventre de la femme, dans une *antre matricielle*, non seulement il se protège lui-même physiquement, mais, de plus, il protège son équipe et rend perceptible aux joueurs des deux équipes que le jeu de main est un jeu de trêve et donc aussi de *fraternité potentielle*.»

Denis Müller: «Dans le foot comme dans la religion, il existe des moments de grâce, de ferveur et de communion.»

– La passion du foot se transmet souvent de père en fils. Vous avez personnellement vécu cette histoire avec votre père...

Denis Müller: Mon père aimait bien traiter les joueurs de «fainéants». Pour leur montrer l'exemple et les inciter à mouiller leur maillot, il allait à pied sur le lieu du match. La première fois qu'il a marché de Neuchâtel à Yverdon, il a mis plus de 7 heures. Un mois plus tard, il a parcouru la même distance en 3 h 10. Il est peu à peu devenu célèbre jusque dans les colonnes du quotidien anglais *Evening Standard* sous le surnom de «Pompon, l'homme qui marche à pieds nus». Il a continué ses marches jusqu'à sa mort, à 56 ans. J'en avais alors 22. Lorsque j'étais adolescent, j'ai eu parfois honte de ce père trop chauvin. Quand nous allions tous les deux voir un match à la Maladière, plus je grandissais, plus je me tenais loin de lui, de l'autre côté du stade. Aujourd'hui, je l'idéalise peut-être mais je suis fier de lui. Mon père était simple employé d'imprimerie, il savait à peine lire et écrire; son fils est devenu pasteur et professeur d'université. Je pense que lui aussi serait fier de moi.

– Avez-vous à votre tour transmis l'amour du foot à vos enfants ?

– Un de mes fils a joué dans les juniors... Je dois pourtant bien reconnaître que mes enfants n'ont pas développé la même passion que moi. Ce printemps, je suis allé voir Xamax-Zurich avec l'un de mes petits-fils de 6 ans. Il a été fasciné. D'abord par la musique des supporters. Puis par l'arbitre qu'il essayait de ne pas perdre des yeux.

– Justement, votre livre remet l'arbitre au centre du jeu. Et vous, pourquoi n'avez-vous pas choisi d'être arbitre plutôt qu'avant-centre ?

– C'est vrai, j'aurais bien voulu être arbitre. J'ai même hésité à me former, mais j'ai un tempérament trop sanguin. En tant qu'ancien avant-centre, j'ai une vision trop favorable aux attaquants. Je serais peut-être allé jusqu'à fermer les yeux sur un hors-jeu pour le plaisir d'une belle action !

– Pas arbitre, donc, mais supporter depuis des décennies. Avez-vous vos billets pour l'Euro ?

– Je n'ai pas réussi à en acheter, mais je vais me débrouiller pour voir les retransmissions à la télé. J'ai noté dans mon agenda les horaires des matchs importants. Ces heures-là sont toutes bloquées et ne seront disponibles pour rien d'autre, ni séance universitaire, ni rendez-vous extra-professionnel.

– Vous dites souvent que le foot est votre «première religion». D'ailleurs, le vocabulaire religieux est très présent dans votre livre.

– Parce que les analogies sont fréquentes. Il existe des moments de «communion», de «ferveur», de «grâce» sur le terrain. Je ne suis pas dupe et je sais bien que

Les souvenirs d'enfance

«J'allais avoir 7 ans quand mon père me raconta les exploits de l'équipe de Suisse au Mondial de 1954, lors de son quart de finale contre l'équipe d'Autriche, le 26 juin, au Stade Olympique de la Pontaise, à Lausanne, devant 35 000 spectateurs. Je n'ai jamais su si mon père y était physiquement présent, mais son récit en donnait l'impression tant il était vivant. Menant 3-0 après 19 minutes, notre équipe nationale avait ensuite encaissé cinq buts d'affilée entre la 25^e et la 34^e minute de jeu (!), s'inclinant finalement sur le score rocambolesque et encore aujourd'hui inégalé de 7-5. Ensuite, mon père me parla de l'équipe locale, modeste club de deuxième division, le FC Cantonal, qui jouait sur le stade de la Maladière, à la sortie est de Neuchâtel, ma ville natale. La Maladière contenait à l'époque un maximum de 6000 ou 7000 spectateurs; lors de certains matches décisifs, il était rempli comme un œuf. Très vite, je me mis derrière les buts, du côté de l'église catholique. Une de mes passions était d'observer et de soutenir le gardien de mon équipe fétiche. Je me souviens très bien de son visage; dans le civil, il était menuisier, et s'était coupé plusieurs doigts avec une scie mécanique. Il s'appelait Raymond Jaccottet et ce fut le deuxième héros de mon enfance, le premier même si je tiens compte du fait que mon père ne devint mon premier héros que plus tard. Mon père, lui, se tenait au pied de la tribune principale ouest, sur les gradins. (...) Il était, j'en pris conscience en devenant adolescent, un supporter affreusement chauvin et unilatéral, souvent injuste, mais il savait la plupart du temps garder cet humour tonique et drôle qui semblait préserver en lui le respect dû à l'adversaire et qui sans doute m'a inculqué indirectement et paradoxalement le sens de la relativité des enjeux sportifs qui nous passionnent tant. Je ne l'ai en tout cas jamais vu passer de la parole aux gestes ni entendu m'encourager à une attitude violente dans le stade.

(...) Mon père a su me communiquer une passion incommensurable pour cette balle qui court et «cette bande d'imbéciles qui lui tapent dedans», comme disait ma mère, reprenant une antienne connue. Ma mère, justement, qui ne pratiquait que rarement notre religion protestante (elle a des origines catholiques du côté de sa mère tessinoise née Barozzi), se battait beaucoup pour que j'aille régulièrement à l'Ecole du dimanche et au culte de l'enfance. Je dois probablement une part importante de ma vocation pastorale à son zèle éducatif un brin «calviniste» davantage qu'à l'intensité toute relative de sa pratique religieuse. Cela conduisait souvent à des conflits avec mon père, qui m'entraînait voir cinq ou six matches par week-end.»



ces instants sont rares, mais ils existent. Par exemple quand les supporters applaudissent l'adversaire pour un beau but, un beau geste, un match perdu avec panache. A l'inverse, remarquez que l'apôtre Paul utilisait souvent des métaphores sportives liées aux jeux olympiques antiques dans ses écrits. D'un côté comme de l'autre, il y a une «course» spirituelle. Mais l'analogie s'arrête là. Le sport ne remplace pas la religion.

– Revenons au ballon. L'arbitre n'est-il pas le théologien des règles du foot?

– Je dirais plutôt qu'il est l'éthicien du match. Il doit savoir interpréter la situation rapidement et siffler une faute à la fraction de seconde. En même temps, il ne doit pas casser l'action. Il lui appartient de favoriser le jeu offensif dans le respect des règles. L'arbitre peut jouer un rôle sur le nombre de buts. Tout vrai supporter finira par le concéder: perdre un match 5-4, c'est plus intéressant que terminer sur un score de 0-0.

– L'arbitre est-il celui qui décide quand punir et quand pardonner?

– Oh! non. L'arbitre doit plus souvent être pardonné que puni. C'est le bouc émissaire idéal, l'homme le plus exposé à la vindicte populaire. Pour bien remplir son rôle, il doit se trouver du côté de la justice plutôt que du pardon. Et pour faire régner la justice, il doit être hypersévère sur certains gestes, savoir sortir un carton jaune pour un tirage de maillot par exemple.

– En matière de corruption, de violence ou de dopage, vous estimez que le foot n'est ni meilleur ni pire que le reste de la société.

– J'aime à dire que le foot est aussi profondément contradictoire que l'être humain, aussi ambivalent que notre société. Il est continuellement tiraillé entre la grâce et la laideur, la violence et le respect, l'élégance et la brutalité. C'est parce qu'il est le plus populaire des sports qu'il est le plus critiqué. Et c'est parce qu'il est très médiatisé qu'il fascine les foules et attire les millions. Regardez la notoriété glamour d'un Beckham. Ou regardez le Real Madrid qui bat tous les records sur les salaires offerts à ses joueurs. Ils sont peut-être les mieux payés du monde, ils ne sont pas meilleurs pour autant. C'est comme les revenus des dirigeants du privé. Je n'ai pas les compétences pour vous dire où se situe la limite tolérable. Mais quand des salaires deviennent aussi démentiels que ceux de M. Ospel ou d'autres directeurs, la différence est insultante pour les ouvriers. Comme elle l'est pour des joueurs de deuxième ligue qui voient valser les entraîneurs payés à prix d'or.

– Comment éviter ces dérapages?

– C'est en fait toute la société qui doit retrouver des repères éthiques, notamment apprendre le respect de l'autre. Cette règle du respect de l'adversaire est va-

Ronaldo «imploré» l'arbitre en vain: carton rouge pour Ronaldinho. C'était le 20 juin 2002 contre l'Angleterre.



Balazs Toth/TopFoto

lable sur un terrain de foot, mais aussi sur un ring de boxe et dans l'ensemble de la société. Prenez le fameux coup de boule de Zidane. Ce n'est pas parce que le footballeur Zidane a enfreint une règle sportive que ce geste a marqué les esprits, c'est parce l'homme Zidane a commis une erreur morale. Zidane lui-même l'a bien compris puisqu'il n'a pas adressé ses excuses à Materazzi mais à tous les enfants d'ici et d'ailleurs. ■



Le Football, ses dieux et ses démons. Menaces et atouts d'un jeu déréglé,
Denis Müller, Editions Labor et Fides, Collection Le champ éthique, 259 pages, avril 2008.

Le livre de Denis Müller est proposé aux abonnés en page 65.

Il faut faire confiance à l'arbitre

«Permettre le jeu, en contenant la violence; instituer la compétition, en instaurant et en permettant un jeu avec les règles; consacrer la règle, comme lieu de possibilité du jeu; dépasser la compétition par l'esthétique de la communion. Le rôle de l'arbitre ne se limite pas à une fonction négative, sanctionnante, punitive, dans laquelle on tend souvent à l'enclure. Il vise aussi à faciliter le jeu, à se mettre à son service, comme le montre la règle de l'avantage. L'arbitre est ainsi placé dans la perspective éthique de la gestion de la Loi et des Règles, mais toujours au service du Jeu, de son esprit, de sa finalité. L'éthique du Juste se prolonge ici aussi en éthique du Bien, du beau jeu, du bonheur, de la joie. (...) L'arbitre est seul, ceux qui l'assistent ne le privent pas de sa responsabilité. Rien ne saurait l'en déposséder, ni la presse, ni le public, ni même la vidéo, qui finira par s'imposer comme assistance ou comme aide à l'arbitrage, mais qui ne se substituera jamais au jugement de l'arbitre. L'arbitre, unique et singulier, humain, forcément, est, en plein cœur de la foule déchaînée et de la *mondovision* abstraite et potentielle, une sorte d'artiste et d'herméneute sécularisé des temps modernes, un contre-héros exposé et fascinant. (...) Il faut faire confiance à l'arbitre. (...) Car l'herméneutique confiée à l'arbitre concerne davantage que le match de football. Elle a valeur symbolique, elle exprime quelque chose de notre croyance en la démocratie.»

L'ambiguité du boycott

«Le mondial en Argentine, en 1978, se déroula sous la dictature de Videla. De grands débats eurent lieu, avant ces Championnats du monde, pour savoir s'il ne fallait pas les boycotter. Comme jeune théologien, je réunis au Centre de formation du Louverain, début 1978, un panel de personnalités pour en discuter, parmi lesquels deux joueurs de Neuchâtel-Xamax, Guy Matthey et René Hasler, le journaliste sportif Eric Walter et l'économiste neuchâtelois Jean-Pierre Gern. L'opinion énoncée par certains d'entre eux qu'il serait préférable d'aller en Argentine et d'en profiter pour dénoncer la dictature me parut alors assez convaincante. Même si le Mondial eut lieu et se termina par la victoire de l'Argentine de Mario Kempes contre la meilleure équipe du monde de l'époque, les Pays-Bas (sans Johann Cruyff, qui décida avec un grand courage de boycotter à titre individuel), on ne peut pas prétendre, après coup, que la dictature argentine tira tout le profit attendu des investissements financiers qu'elle avait consentis. La presse internationale ne cessa de décrire, durant le Mondial, la situation réelle

du pays. Les tortures et les assassinats commis par le régime continuèrent à être dénoncés, sans que la dictature puisse censurer les journalistes. Dans les tribunes, on entendit à réitérées reprises le public argentin chanter à tue-tête: «Se va acabar, se va acabar, la dictadura militar» (Elle va tomber, elle va tomber, la dictature militaire). Comme le résume Pascal Boniface: «Le régime argentin fut mis en lumière, et comme le spectacle n'était pas ragoûtant, la publicité espérée se transforma en contre-publicité pour le régime militaire.» Question récurrente, on le sait. Les Jeux Olympiques de Pékin, en 2008, se sont préparés et se dérouleront sur le même arrière-fond: contribueront-ils à ouvrir la Chine aux droits de l'homme et à la démocratie, ou serviront-ils de tremplin au régime de Pékin? Sans doute un peu des deux. Ne voyons pas ici une réponse de Normand, mais la reconnaissance d'une ambivalence inéluctable. Nous n'en sommes que plus vigoureusement appelés à la défense et à l'illustration lucides et insistantes de l'éthique universelle et des droits de l'homme dans le monde entier.»